Numéro 76 Avril 1929

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3e

Tél. Archives 65-24 Compte Chèques Postaux 239-02

TRENCOSERP

La Stagnation de l'Anarchie

Ses Causes, Ses Conséquences (1)

I

LA BATAILLE IDEOLOGIQUE

Les hommes, abrutis d'autoritarisme, vont jusqu'à perdre presque complètement la notion de Liberté. Pour nous, l'anarchisme en est l'expression la plus haute.

Les autoritaires, depuis ceux « d'Action Française » jusqu'aux bolchevistes inclus, prétendent : « Il n'y a pas de liberté, il n'y a que des libertés ».

Jeu de mots facile. Certes, la liberté est chose relative, mais celle que les anarchistes revendiquent, c'est la liberté maximum selon les possibilités du moment. Et ceci est une formule concrète qui tombe sous le sens. Pour mieux

(1) La Brochure Mensuelle est une tribune libre, éclectique, et nous pensons que l'anarchisme n'est ni en régression, ni en stagnation; nous pensons au contraire que nos idées se développent en surface et en profondeur.

la définir, établissons-en les limites. Elles sont de trois ordres :

1° La liberté du voisin.

La liberté individuelle se confond avec l'intérêt individuel. Une société communiste libertaire, par exemple, identifiant les intérêts et les rendant solidaires augmenterait la liberté de tous et de chacun.

2° Les préjugés.

Une éducation rationnelle faisant reculer chaque jour l'influence des préjugés, la liberté individuelle en serait augmentée d'autant.

3° L'obligation de produire afin de consommer.

Le machinisme diminuant progressivement les exigences de la production, correspond à un développement parallèle de la liberté.

Dans la conception anarchiste, l'égalité va de pair avec la liberté. Il est aisé de comprendre que, sans l'égalité économique, la liberté n'est plus qu'un leurre. Mais les anarchistes vont plus loin dans le domaine de l'égalité. Ils sont pour la suppression radicale de toute hiérarchie, puisque la hiérarchie est une restriction progressive de la liberté.

Or, nous n'avons pas à le dissimuler, depuis quelque temps, surtout depuis la guerre, les idées anarchistes sont en défaveur. La propagande anarchiste stagne et languit. Au contraire, les idées d'autorité, d'inégalité, de hiérarchie et de violence reprennent du terrain et semblent jouir d'un crédit de plus en plus considérable auprès des foules.

Nos adversaires exultent, c'est normal. Parmi ceux-ci, cependant, il en est qui se proclament sans vergogne : les *seuls* amis de la classe ouvrière. Nous verrons bientôt si la classe ouvrière doit se féliciter de leur amitié et de notre défaite.

Le but de cette brochure est de rechercher pourquoi l'anarchisme en est réduit à marquer le pas. Quand nous connaîtrons bien ce pourquoi, nous comprendrons mieux ce qui nous reste à faire pour prendre notre revanche.

A l'encontre des dévots du matérialisme de l'histoire, nous pensons que les lois économiuqes d'un pays peuvent être bouleversées par l'idéologie des individus, dans certaines conditions qu'il nous reste à définir. Les marxistes accordent

une place honorable à leur dialectique ; mais la dialectique n'est que le véhicule de l'idéologie.

Pour que les idées puissent bouleverser les lois économiques, ou plutôt l'économie d'un pays, il faut qu'elles comportent une théorie suffisamment révolutionnaire.

Il y a eu dans le passé des idéologies constituant une véritable menace pour (l'ordre) établi : révolte de la plèbe romaine réfugiée sur l'Aventin ; christianisme à tendances communistes et égalitaires au début ; mouvement communaliste au VIe siècle, etc. Ces courants idéologiques ont pu être facilement canalisés et détournés de leur but parce qu'ils n'exprimaient que des aspirations ou des sentiments assez confus.

Ce n'étaient que des mouvements de masses sans consistance précisément à cause de leur nature grégaire.

On n'escamoterait pas si facilement un mouvement d'un caractère moins universel, mais plus conscient, dont chaque membre serait pénétré profondément de la tâche à accomplir et du but à atteindre.

Si, comme le dit le colonel Ramollot, tout en le déplorant, le militaire ne peut se recruter que dans le civil, une idéologie profonde, *vraiment révolutionaire*, qu'aucune manœuvre politicienne, si habile fût-elle, ne parviendrait jamais à détourner de son but, ne pourra être basée que sur la compréhension des individualités. Les bolchevistes, tout comme Ramollot, peuvent le déplorer, mais les masses se composeront toujours d'individualités.

Une action consciente de masses est subordonnée au degré de conscience des individus qui la composent, c'est-à-dire sur leur plus ou moins grande compréhension des événements et du rôle qui leur est assigné.

Quand les exploités de tous les pays, ou tout au moins le plus grand nombre, comprendront où se trouve leur véritable intérêt, ils batailleront pour le seul idéal qui puisse leur assurer le maximum de liberté et de bien-être. Sachant que l'autorité est la cause de tous leurs maux, *tacitement*, c'est-à-dire sans discipline imposée, par la force même des choses, ils deviendront anarchistes. Ils pourront réaliser une action d'ensemble, mus par une idée claire et non par des sentiments impulsifs.

Toute la lutte entre exploités et exploiteurs, depuis des siècles, n'est qu'une longue guerre idéologique.

Si le simple jeu des lois économiques suffisait pour entraîner le progrès de l'humanité, les nations ou l'industrie a atteint le plus grand développement seraient les plus évoluées au point de vue social. Il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. La révolution russe a surpris non seulement l'aristocratie tsariste, mais les révolutionnaires eux-mêmes. Au contraire, l'Amérique, qui est un pays des plus évolués — sinon le plus évolué — au point de vue économique, est, ne l'oublions pas, un des plus en retard au point de vue idéologique.

Au sujet de l'Amérique, M. Arthur Labriola, l'éminent sociologue (marxiste) italien, faisait une conférence le mardi 22 janvier, salle Trétaigne, à Paris, sur l'invitation du groupe de la jeunesse Amendola. Au cours de cette conférence, M. Labriola s'efforça de démontrer, après analyse, pourquoi le pays des dollars se montre réfractaire au socialisme.

D'après un compte rendu succint de cette conférence, produit par le journal de langue italienne « La Liberta », M. Labriola attribuait cette résistance à trois causes (1).

1° Les hauts salaires.

A ce propos, qu'on nous excuse de rappeler les sarcasmes du journal bolcheviste « L'Humanité » contre le citoyen Spinasse. Le citoyen Spinasse représentait l'Amérique comme le paradis des ouvriers. Avec juste raison, l'organe bolcheviste découvrait à ses lecteurs l'envers de ce paradis.

2° L'esprit national comprimant l'esprit de classe.

« Les ouvriers américains ne ressentent aucun besoin de fusionner avec les travailleurs étrangers, avec les juifs, les noirs, etc., lesquels voudraient — disait l'un d'eux — détruire (notre) capital. »

3° La troisième raison est que l'Amérique a fermé ses frontières à l'immigration et n'est plus (terre libre).

Mais les raisons d'ordre économique sont insuffisantes pour nous expliquer la répugnance des ouvriers américains vis-à-vis du socialisme. « Il est nécessaire de tout ramener à une idée générale » et c'est ce que fait Labriola avec une grande vivacité de paroles et un luxe d'illustration extrêmement éloquent. « L'idée maîtresse est celle-ci : l'Amérique du Nord est une société dominée par l'idée américaine.

---

(1) *La Liberta*, 27 janvier 1929.

L'idée américaine consiste dans le droit pour les riches de diriger la société. Ce sont les riches qui prolongent le puritanisme des pionniers. Economiquement, l'Amérique anticipe sur le xxe siècle et peut-être sur le xxie. Spirituellement, elle en est encore au xviie siècle. L'encyclopédisme qui prépara la révolution française n'a pas encore pénétré en Amérique. Et l'on sait que selon Engels le socialisme est né de la combinaison de la révolution manufacturirère avec la philosophie libératrice de Voltaire. »

Arrêtons ici cette longue citation. Elle suffit à démontrer que l'évolution économique a besoin d'un facteur idéologique pour faire éclore le socialisme (théorique tout au moins). On sait que l'évolution économique se poursuit sans notre intervention ; mais, pour en arriver à supprimer le capitalisme et à libérer les hommes, il est indispensable d'éclairer les cerveaux et de faire l'éducation des masses *sur le plan individuel*. Car, dans les masses, il y a des sentimentaux et des cérébraux, des esprits ouverts et d'autres qui le sont moins et, sans négliger le facteur sentiment — ayant besoin d'être éduqué lui aussi — le facteur cérébral est le plus important de tous. Il porte en lui toutes les possibilités révolutionnaires, tandis que l'autre n'apporte qu'un coup de balai dont l'effet peut être anihilé par la moindre saute de vent.

La révolution russe le prouve surabondamment ; les crimes du tsarisme avaient accumulé suffisamment de haine pour la faire éclater, mais on s'aperçoit de plus en plus de ce qui lui manquait, de ce qui lui manque encore, puisque le gouvernement soviétique a paraît-il fort à faire pour empêcher de nouveaux massacres de juifs (« Humanité » du 4 mars 1929).

Et cela dix ans après la révolution.

Malgré les sarcasmes de Marx, Proud'hon avait mille fois raison quand il exhortait les miséreux à s'efforcer de connaître la philosophie de leur misère. Que pouvons-nous faire d'autre et qu'avons-nous à opposer aux capitalistes, si ce n'est une profonde, une puissante idéologie dont le potentiel d'énergie révolutionnaire serait incalculable.

Quand les anarchistes, toujours impatients, veulent passer à l'action, on leur oppose le décevant exemple des hécatombes sans lendemain. Pourquoi sans lendemain ? Si ce n'est à cause de l'incompréhension de la classe ouvrière.

Nous verrons plus loin que, au lieu de travailler à son éducation, de prétendus révolutionnaires l'entravent tant qu'ils peuvent.

Ce qui nous tourmente le plus, nous anarchistes, ce n'est pas la révolution elle-même, que nous considérons comme inéluctable. *C'est ce qui viendra après.*

Toute la lutte entre exploités et exploiteurs, qui se poursuit depuis des siècles, n'est qu'une longue guerre idéologique, avons-nous dit. Cette bataille d'idée doit donc passer au premier plan de nos préoccupations et les anarchistes ne se lasseront jamais de poursuivre cette besogne ingrate mais indispensable et à répéter leur cri de toujours — leur mot d'ordre, en style moderne — éducation d'abord !

II

LES ANARCHISTES ET LA DEMOCRATIE

Dans le journal « L'Anarchie », sous la signature de Levieux, a paru une série d'articles contre les « seize » qui signèrent le manifeste de défense démocratique au début de la guerre.

Dans un de ces articles, le camarade Levieux attribuait la stagnation de l'anarchisme à l'attitude de ces camarades. Elle aurait jeté la plus grande suspicion sur tout le mouvement et c'est pourquoi, sans doute, le camarade Levieux lui octroie la plus large publicité.

Nous n'avons pas entrepris de justifier les agissements des « seize ». Mais dans cette étude, n'ayant d'autre but que la recherche de la vérité, nous sommes obligés de reconnaître les motifs ayant logiquement déterminé cette (erreur). L'anarchisme classique était fortement imprégné de démocratisme. Il l'est encore.

De plus, Bakounine et Kropotkine, et avec eux tous les théoriciens les plus éminents du communisme libertaire croyaient à la (mission historique) de la France.

Il nous souvient d'avoir lu une brochure... de Kropotkine ? où il était dit à peu près ceci : La défaite de la France en 1870 marqua le recul des idées de Proud'hon devant celles de Marx. En d'autres termes, le triomphe du marxisme aurait été dû surtout à la victoire allemande de 1870.

Les moyens d'investigation nous manquent pour approuver ou réfuter ce qui précède.

Il y a d'autres raisons pour expliquer l'attitude des « seize ». Les anarchistes d'avant guerre pensaient que la démocratie était une étape vers la société libertaire et égalitaire. Dans une récente conférence, M. Turati, l'ancien ministre italien, avouait que lui et ses camarades croyaient à l'évolution progressive de la démocratie vers le socialisme intégral.

Peu de temps avant le conflit mondial, l'organe du triste sire G. Hervé, la « Guerre Sociale », posait à ses lecteurs ce problème : « En cas de guerre, devrait-on défendre la République ? ».

Enfin, il est à remarquer que le socialisme révolutionnaire n'existait pour ainsi dire, en tant que parti organisé, que dans les pays monarchiques. En France et dans les pays démocratiques, il y avait surtout des républicains socialistes. Ces derniers se figuraient que, graduellement, sans à-coups et sans heurts, la République démocratique se transformerait en République sociale.

On ne peut faire un grief particulier à Kropotkine, à Jean Grave, à Malato, au docteur Pierrot, à Paul Reclus, etc. d'avoir partagé cette erreur qui était bien de leur temps et consistait à croire à la perfectibilité de la République.

Ces hommes, d'une droiture éprouvée et incontestable, ne pouvaient prévoir la réaction à laquelle il nous est donné le triste privilège d'assister. Ils pensaient que les démocraties victorieuses se montreraient magnanimes ; non pas qu'ils eussent une confiance aveugle en leurs hommes d'Etat, mais ils ne pouvaient prévoir surtout à quel degré de veulerie ces peuples démocrates allaient tomber. Ils ne pouvaient prévoir que le prestige de la France républicaine, dû à tant d'héroïsme et de désintéresement total, serait monnayé de la façon la plus vile et servirait de pavillon pour couvrir la plus ignoble marchandise.

Ceux de ces anarchistes qui persistent aujourd'hui n'ont qu'une excuse : la trop grande douleur que leur causerait l'évanouissement d'une chère illusion.

Et, dans ses (radotages), Levieux, qui n'est pourtant pas tendre pour les « seize », est obligé d'en convenir quand il écrit ceci :

« Nous ne pouvons soupçonner l'hypothèse pour Grave, Paul Reclus, le docteur Pierrot, d'un motif vénal. C'est impossible. » (Anarchie, 1er février 1929.)

Ce problème de la démocratie n'est toutefois pas encore résolu. Il n'est pas ici question de la défense nationale. Nous avons appris à nos dépens que le jeu n'en valait pas la moitié de la chandelle. Mais, sans croire à une évolution continue de la démocratie vers le progrès, nous devons admettre que seule la démocratie permet à nos idées de vivre, de se développer et de se propager dans l'esprit des foules.

La bourgeoisie voyant ses privilèges en danger se rétracte de plus en plus. Si encore les idées démocratiques, si cette philosophie voltairienne dont parlait Labriola et que Engels croyait nécessaire à l'éclosion du socialisme gagnaient du terrain dans les masses, elles y trouveraient une large compensation à la défection de la bourgeoisie.

Hélas ! le parti bolcheviste se fait une gloire de laisser froidement (tomber) la République. Il y a ici une confusion dont nous ne devons pas être dupes. Que la masse ouvrière se moque de ses élus, parfait ! Depuis longtemps, ceux-ci ont commencé à lui donner l'exemple ; mais si, sous prétexte de contrecarrer leur jeu, on les combat quand ils sont décidés à faire queqlue chose de bon, cela constitue, à notre humble avis, une politique de Gribouille. Après, l'on crie à la trahison, en expliquant au peuple que les conquêtes des (grands ancêtres) s'en vont à vau l'eau.

Les camarades de l'U. A. C. ont pu se rendre compte de ce que nous avançons quand leur organisation a entrepris sa campagne pour le droit d'asile. Profitant d'un meeting qu'elle avait organisé aux Sociétés savantes, les bolchevistes voulaient (démontrer) une fois de plus la duplicité des élus socialistes. Cela n'avait rien à voir avec la question. Sincères ou non — et pourquoi le seraient-ils moins que d'autres ? — il nous suffisait que ceux qui devaient prendre la parole proclamassent d'une façon nette et catégorique, devant tous les assistants, leur attachement au droit d'hospitalité pour tous les proscrits sans distinction d'opinions. Le grief le plus sérieux des bolchevistes, c'est qu'ils n'avaient pas pris eux-mêmes l'initiative du meeting. Les anarchistes n'ayant jamais eu confiance, électoralement parlant, pas plus en les socialistes qu'en les bolchevistes ou en

les réactionnaires, ne peuvent dire qu'ils ont été trompés personnellement par les uns ou par les autres.

Quittes à échanger des coups de fusil plus tard, nous ne refuserons jamais de faire un bout de chemin avec ceux qui voudront nous accompagner dans notre marche : vers la liberté. En tout cas, nous ne croyons pas que le recul des idées anarchistes soit (exclusivement) dû à l'inconséquence de quelques-uns de ses militants.

III

L'AUTORITE ET SES ORIGINES.

L'OFFENSIVE CLERICALE

L'anarchisme est un tout. C'est le contraire du monarchisme qui est également un tout. Les conceptions intermédiaires inventées pour retarder le plus possible l'évolution normale de l'humanité ne sont et ne peuvent être que des conceptions hybrides, batardes, sans fondement logique, sauf la formidable niaiserie de l'espèce humaine.

L'anarchisme n'est pas seulement une idée, une conception artificielle. C'est une façon de réagir dès que l'on a conscience de son individualité ; une façon de voir, de sentir, de juger les choses par soi-même, non par autrui ; bref, une façon particulière de comprendre la vie et de se comporter dans la vie.

Certains individus sont anarchistes de par l'intellect, mais se conduisent souvent comme de parfaits autoritaires. D'autres qui, par contre, ignorent à peu près complètement nos théories, se comportent dans la vie comme de vrais libertaires. Ces libertaires de tempérament (hommes bien nés) sont une infime minorité. Cela tient surtout à nos instincts ancestraux de domination et de brutalité et à notre formation intellectuelle et morale *continuant cette brutalité* en l'aggravant d'hypocrisie. Car, d'une façon générale, l'éducation des individus férocement autoritaires et égoïstes est habituellement vernie d'une très mince couche d'humilité et de désintéressement.

La base du monarchisme et de tout système autoritaire en général (même d'un gouvernement républicain et anticlérical comme celui que nous subissons, même d'un gou-

vernement prétendu communiste comme celui qui sévit en Russie), c'est la religion ; c'est l'enseignement biblique, procédant lui-même : 1° du droit du plus fort ; 2° de la croyance aux esprits bons ou mauvais et aux pratiques fétichistes qui en découlent ; 3° du préjugé géocentrique (la terre faite exprès pour l'homme) et d'autres préjugés aussi archaïques, aussi barbares et aussi idiots. Un coup d'œil sur le tableau suivant fera mieux comprendre la corrélation — nous pourrions dire l'identité, la similitude — de nos institutions avec les enseignements de l'Eglise.

Enseignement biblique		*Enseignement et obligations civiques*	
Hiérarchie céleste	Dieu le père, le fils, la Vierge, les anges, etc...	Hiérarchie terrestre	L'ordre social implique des chefs.
La Création:	Fixité des espèces.	Intangibilité des lois. Pérennité des institutions.	
Fables de la côte d'Adam et du péché originel.	Mépris de la femme.	Incapacité politique et juridique de la femme.	
Peuple élu (Israël)	Guerre aux Philistins et aux Amalécites.	Patriotisme, Colonialisme. Impérialisme.	
Conformisme:	Chasse aux hérétiques.	Procès politiques.	
Libre arbitre	La conscience discerne infailliblement le bien du mal.	Droit de punir et de récompenser	Tous les abus.

Maximes chrétiennes	*Maximes civiques*
Rendez à César ce qui « appartient » à César.	Payez vos impôts et obéissez aux lois.
Croissez et multipliez.	Notre pays a besoin d'une forte natalité.

Nous aurions pu allonger le tableau ; bien qu'incomplet, nous l'estimons suffisant à notre démonstration. S'il nous est permis de l'illustrer d'un exemple tiré de l'horticulture, nous le comparerons à une marcotte. Pour reproduire en marcotte arbre ou arbuste, on prend la plus belle branche de celui-ci, on la plie jusqu'à pouvoir l'enfoncer horizontalement à quelques centimètres dans la terre. Elle y prend racine et donne naissance à un autre arbuste. Plus tard, on peut les séparer, la plante mère peut mourir, l'autre continue à vivre.

L'Etat peut se séparer de l'Eglise ; lui aussi a la prétention de durer éternellement. L'Etat comme l'Eglise méprise la femme et la tient pour (inférieure). L'Etat comme l'Eglise veut être obéi, mais il possède des moyens bien plus persuasifs. L'Etat comme l'Eglise réclame une forte natalité pour peupler ses usines, ses casernes et ses maisons closes. Comme l'Eglise, il condamne l'avortement (à cause sans doute de l'âme des fœtus), mais ne se contente pas de vouer ceux qui s'y livrent aux flammes éternelles.

La religion semblait perdre du terrain. La moitié des hommes ne croyait plus, l'autre faisait semblant de croire encore. Et cependant l'autorité est toujours debout. Pourquoi ?

Parce que la majorité des individus se figure qu'en ne prenant plus part aux manifestations extérieures du culte sa conscience est libérée de toutes les superstitions ! Or elle n'a esquissé qu'un premier pas, bien timide, en dehors du dogme. En toutes choses, l'on continue à penser et à agir comme si les vieilles croyances subsistaient.

Elle continue à croire au désordre, faute de chefs, alors qu'elle admire l'harmonie universelle en dehors du divin.

Elle continue à croire à la conscience infaillible, au mérite et au démérite, erreur que la pratique du libre examen devrait au moins avoir anéanti chez des athées. La bonté, le courage, l'intelligence sont des qualités naturelles. Elles peuvent se cultiver et se développer, certes, mais celui qui naît moins bon, moins courageux ou moins intelligent n'est pas plus *coupable* que celui qui naît laid, aveugle, bancale ou nabot.

Le prétendu (mérite) est toujours récompensé par une plus grande gamelle. Dans toute hiérarchie, il y a bien les

(honneurs), mais les (honneurs) sont justement proportionnés à la capacité des gamelles. Plus on *gagne*, plus on est considéré. Si, laissant de côté l'idée enfantine et grotesque de hiérarchie, on se référait seulement à la vie, on saurait bientôt qu'à quelque chose près tous les hommes ont les mêmes besoins. La différence de volume des gamelles ne peut engendrer qu'indigestion pour les uns et famine pour les autres. Cependant, il paraît que cela est nécessaire pour (récompenser) le mérite. Et les plus (méritants) ne se contentent pas de manger jusqu'à en crever. *Pour que leur bonheur soit complet, il faut que les moins (méritants) souffrent de la famine.*

Et ils ont bien raison de le vouloir ainsi. Car, si tous les hommes pouvaient également satisfaire leurs besoins, les plus (méritants) ne seraient pas plus respectés que les autres. On les respecterait comme les autres, pas moins, mais pas plus. On ne se courberait pas si bas devant eux. On leur prodigue des genuflexions parce qu'ils détiennent la plus grosse gamelle. C'est là tout le prestige de la hiérarchie.

Les hommes sont loin d'avoir l'esprit logique. Bien peu se rendent compte de l'inharmonie de leurs idées, de ce que celles-ci ont de décousu, de disparate et de contradictoire. Leur philosophie, leur morale jurent épouvantablement à côté des notions précises, mathématiques et scientifiques diffusés à cause des besoins de la vie moderne. Mais, de même que le christianisme naissant (digéra) il y a près de deux mille ans toutes les fables païennes, de même aujourd'hui, l'esprit traditionaliste aidant, on fait une cote mal taillée entre le modernisme et les préjugés séculaires. Le positivisme ne s'occupant que du connu et du (prouvé) laisse la part belle aux simagrées et aux mystères. Et cela suffit largement aux ensoutanés pour abrutir les individus par millions, les livrant ainsi pieds et poings liés aux griffes de l'Etat et de tous ceux qui vivent de leur sueur et de leur sang.

Cela leur suffit, pardon ! Ils ont repris et reprennent chaque jour du poil de la bête. Profitant de certaines apparences, le dogme a fait reculer le rationalisme.

On ne le répétera jamais assez. L'anarchisme, fruit de la science et du libre examen, a partie liée avec ces derniers. S'ils fléchissent, les idées de liberté et d'égalité fléchissent ;

tout espoir d'une société meilleure s'évanouit. Le transformisme, l'évolutionnisme attaqués par des jésuites déguisés en savants et par des savants ravalés au niveau d'ouvreurs de portières ont reculé, c'est un fait. L'anarchisme procédant directement de ces deux notions, évolutionisme et transformisme, a reculé parallèlement à ceux-ci. Nous en sommes attristés ; oui.

Mais, humiliés, point. Et, comme nous sommes assurés de voir Lamarck et Darwin revenir à la mode, nous sommes également assurés de voir un jour la science prendre le pas sur le dogme et l'Anarchie vaincre définitivement l'Autorité.

IV

INSUFFISANCE DE NOS MOYENS

Nos moyens de propagande sont infimes. Nos groupes anarchistes ne peuvent se prévaloir d'un mythe social quelconque. Les éléments anarchistes se trouveraient noyés dans la masse, comme dans le syndicalisme. Ou alors il y faudrait à côté d'autres groupements qui préviendraient les déviations toujours à redouter. Obligés de renoncer à tout essai de formation d'un parti ayant son crédo et comportant certaines obligations de (discipline), les anarchistes n'auront pas de sitôt des caisses bien garnies, des militants (dévoués) en raison directe du traitement dont ils pourraient être l'objet et des journaux bien pourvus pour répandre leurs idées et leurs théories. Beaucoup de militants ayant fait leurs premières armes dans nos groupes nous ont quittés dès qu'ils se sont aperçus qu'ils avaient quelque talent susceptible de leur permettre de faire dans la vie leur petit bonhomme de chemin. Mais ils nous ont quittés ; car oncques ne dit jamais fleurir de poires sur les espaliers anarchistes.

Un ex-compagnon, Victor Méric, nous donne les raisons de son lâchage et nous fait comprendre celui de pas mal d'autres dans un feuilleton du « Soir » (1) : Les compagnons de l'Escopette, cité par le « Libertaire » :

« Il y a de tout dans notre ménagerie... Des révoltés las de se battre contre les moulins de l'utopie et qui font passer

(1) *Le Soir*, 23 février 1929.

le souci de leur propre bonheur avant celui de l'humanité. ...Ils connaissent la vie, l'inanité du rêve, le temps gâché à vouloir se dévouer aux hommes et que la société tant décriée n'est que le produit de la malfaisance des bipèdes associés. »

Laissons donc ces ruminants affamés à leur mangeoire.

Nous journaux n'étant subventionnés ni par un gouvernement ni par un parti, ne comptant point de mécènes — ou si peu ! — dans les classes riches, s'abstenant de tout chantage, de toute réclame et de tout ce qui rend le journalisme d'un si bon rapport, nos malheureux journaux, uniquement soutenus par les gros sous des bons bougres généralement peu fortunés, ne peuvent avoir une bien grande influence sur le public, même prolétarien. N'empêche que, grâce au dévouement inlassable des compagnons, notre propagande a réalisé maintes fois des prodiges en dépit de l'insuffisance de nos moyens. La presse anarchiste n'a cessé de se développer, ce qui est une preuve indéniable de la vitalité de notre mouvement et, si nous avons le regret de constater aujourd'hui un arrêt *momentané* de notre avance, c'est que, outre les causes que nous avons déjà énoncées et celles que nous énoncerons tout à l'heure, il en est une dont les anarchistes sont eux-mêmes les seuls responsables. Leur bataillon se forme en carré, mais chacun fait face au dedans. Au lieu de tirer sur l'ennemi, il tire sur les copains. La formation du bataillon est excellente. Nous demandons seulement que tous nos braves camarades — ils nous sont tous également chers — fassent demi-tour et, au lieu de tirer en dedans du carré, tirent en dehors, sur l'enemi commun. La synthèse anarchiste peut et doit se faire. Nous le prouverons sous peu. Elle sera l'image de la société future. Si elle était impossible, cette synthèse, nos ennemis n'auraient pas à rechercher ailleurs les causes du caractère purement utopique de notre mouvement. En attendant, qu'ils ne triomphent pas trop ; nous y viendrons.

Nous avons vu comment la théorie autoritaire était un bloc homogène reposant sur le dogme. Les travailleurs s'en soucient peu. Ils ont tort. Les exploiteurs, eux, y pensent.

Le recul de la vague d'assaut anti-religieuse a préparé le

recul de la vague d'assaut libertaire. L'ennemi s'occupe maintenant à consolider ses positions. Les théories transformistes ont été, durant ces dernières années, furieusement battues en brèche. Le catéchisme était en passe de déboulonner Darwin. Nous en ressentons maintenant le contre-coup. Mais la doctrine évolutionniste sort plutôt grandie de l'épreuve.

Nous remercions ici le camarade Vigné d'Octon d'avoir réuni dans un admirable faisceau les acquisitions nouvelles de cette doctrine (1). Nous regrettons à peine que dans un souci d'impartialité poussé à l'extrême, il se soit cru obligé de s'embarasser de quelques scories. Les parties de l'évolutionnisme, qui semblaient le plus sujettes à caution, se mettent à ressusciter peu à peu. Et la plus malmenée ces derniers temps suivant toute apparence, n'était-ce bien, croyons-nous l'hypothèse de la génération spontanée. Or, voici l'opinion de M. Auguste Lumière, émise dans son beau livre : *La vie, la maladie et la mort, phénomènes colloïdaux:*

« L'impossibilité de la génération spontanée n'est pas scientifiquement démontrée. »

Nous nous garderons de tirer de cette déclaration prudente une conclusion prématurée. Contentons-nous de marquer un point. Cependant, les ratichons chantent toujours victoire. Et quand les arguments leur manquent, ils ne sont pas embarrassés pour en inventer.

De même qu'ils ont falsifié l'histoire, ils sont en train de falsifier toute la biologie et la géologie elle-même. Les différentes couches de terrain ne répèteront plus désormais que ce que dit la Sainte Bible et on ne tardera pas à trouver des (sçavants) fin prêts à nous démontrer, clair comme le jour, les preuves matérielles et irréfutables du passage de Moïse et de son peuple à travers la mer Rouge (à pied sec).

Les bourgeois, naguère anticléricaux, sont subitement touchés par la grâce. Diable, ils tiennent à leur bifteck. Daudet s'évertue quotidiennement à leur prouver que cette bête de somme de Saint-Thomas d'Aquin — pas Saint-Thomas, la Somme — est propre à remplacer tous les gardes mobiles et mouchards et gendarmes avec le plus grand avantage. Quant à Mussolini, il édifie et pétrifie le monde

---

(1) Série d'articles parue dans l'« Idée Libre » 1929.

en rétablissant le Pape dans son pouvoir temporel. Cette offensive cléricale renforcée n'a pas d'autre but que de combattre les idées anarchistes. C'est l'esprit critique, de libre examen et de pensée libre que l'on veut atteindre.

Ceux qui rêvent de dictature — de n'importe quelle dictature — ne seront jamais gênés par la propagande cléricale; dans une certaine mesure, ils la continuent. Nous avons vu comment le positivisme laissait la part belle aux fanatiques du dogme. Logiquement, seuls, ces derniers peuvent mettre à profit cette doctrine. Tous les partis de gauche se proclament anti-cléricaux. Ils combattent en effet le cléricalisme... en surface, dans la mesure où la concurrence des prêtres nuit au recrutement de leurs électeurs. Mais se rendant compte des conséquences que pourrait avoir pour eux une éducation rationnelle du peuple, basée sur l'évolutionnisme et fatalement contraire au principe d'autorité, ils reculent effrayés.

Cela les mènerait trop loin. Logiquement, l'athéïsme et le libre examen conduisent à l'anarchisme. Ils ne peuvent se prévaloir de (l'inexplicable) que le positivisme rejette de côté. Pour les prêtres, en outre, il n'y a rien d'inexplicable. Au contraire, cela les sert (divinement). A leur sens, plus le monde serait impénétrable, mieux il s'expliquerait. Là où il y aurait carence scientifique, Master Dieu intervient immédiatement pour expliquer tout (en moins de deux). Pour les anti-cléricaux autoritaires, l'inexplicable resterait donc inexpliqué. Mais dans le jeu de ceux-ci, il reste un atout : c'est leur interprétation fantaisiste des lois naturelles et des phénomènes biologiques subjectivement étudiés.

Ils nous opposent donc ceci :

« Nous n'admettons pas plus Dieu et son gouvernement, que vous ne l'admettez vous-mêmes. Vous devez cependant convenir qu'il y a des lois naturelles très rigoureuses. Donc, où il y a loi, il y a autorité. »

De la sorte, l'univers, champ infini d'expériences anarchiques, devient pour eux une sorte de République bourgeoise, sagement policée par des lois existant de toute éternité sans le secours d'aucun législateur légiférant.

Il faut avoir de l'aplomb pour oser comparer nos piètres lois humaines à celles de la nature. Dans ces dernières se

manifeste toujours un dualisme ; une force naturelle a toujours sa contre-partie. Ces forces contraires tendent sans cesse à s'équilibrer et à se détruire. De là découle tout le dynanisme de la matière (1). Il faut bien qu'il en soit ainsi du reste. L'équilibre statique équivaudrait à la mort. De plus, ces lois sont universelles et (dans leur ensemble, à part les miracles rapportés par les religions) ne souffrent aucune dérogation. Ce qui les rend parfaitement conformes à l'esprit d'égalité. Enfin, si ces (lois) venaient à disparaître, nous en serions les premières victimes. Le moindre déséquilibre dans la gravitation de notre planète et nous voici précipités dans le néant.

D'autres anticléricaux autoritaires veulent rabaisser l'individu au rang d'une simple cellule — controverse Lorulot-Naquet — comme si une cellule était douée de pensée au même titre que l'individu complet.

D'autre nous exhibent un compromis entre le libre arbitre et le déterminisme — toujours les côtes mal taillées — ainsi l'homme serait parfaitement libre (volitivement) tout en étant déterminé.

Enfin, les anticléricaux autoritaires et suprarévolutionnaires tout comme le Garrot de la fable, en (treuvent) la preuve, non pas dans une citrouille, mais dans l'art architectural.

L'ex-camarade André Gybal, communiste orthodoxe, aujourd'hui assagi, développait ce thème, il y a quelques années, dans les « Hommes du jour. Pour ce camarade — quand il était communiste — l'art individuel est néant. Il ne pouvait concevoir qu'un art collectif. Cet art collectif impliquerait un chef suprême ; l'architecte, auquel tous les autres artistes devraient obéir comme de simples manœuvres.

Dans un récent numéro de « Monde » (2 mars 1929) un M. M. L. Beaugniet renchérit également sur le même sujet. Nous nous garderons de le contredire formellement, et de rejeter sa théorie en bloc. Quand il dit par exemple le temps n'est pas à l'art pour l'art, aujourd'hui le beau est l'utile, il est possible qu'il soit dans le vrai.

Seulement, ce qui est difficile à établir, et, disons-le nettement, *impossible* à définir, c'est ce qui est réellement

(1) Monier : « Lettres sur la Vie ».

beau et ce qui est réellement utile. Changer ces deux termes l'un pour l'autre ne résoud rien. Pour un anarchiste est réellement beau ce qui lui paraît beau ; est réellement utile, ce qui lui paraît utile. Il n'est pas une chose qui puisse être considérée comme foncièrement utile dans tout ce que l'on englobe dans le vocable (civilisation). Rappelons-nous Diogène rejetant son écuelle pour boire dans sa main. Nous entrevoyons très bien dans la société future des conflits possibles entre producteurs, les uns considérant la peinture, la sculpture, le théâtre, etc., comme productions nécessaires au même titre que la fabrication du pain ou celle des ustensiles de ménage, les autres les rejetant comme superflues. La seule solution admissible entre gens raisonnables, c'est que chacun fasse comme il l'entend.

Mais voici ce que dit encore M. L. Beaugniet :

Une vraie architecture naît d'une *pensée unanime* ou religieuse ou sociale, souvent les deux réunies, et d'une technique nouvelle, cette technique se trouvant comme par hasard, au moment où sa nécessité se fait sentir (exemple : la voûte romaine, l'ogive gothique, le béton armé).

Il nous est impossible de répondre comme il serait nécessaire à cette argumentation ; le cadre de cette brochure n'y suffirait pas. Du reste, celle-ci dépasserait son but qui est le suivant : démontrer la multiplicité des obstacles qui se dressent devant les anarchistes et la collusion flagrante, à tous les yeux étalée, de tous les autoritaires sans distinction.

Mais le lecteur peut entrevoir nettement par le peu que nous exposons de cette thèse, les conclusions philosophiques et sociales que l'on peut en tirer.

Nous préférons attribuer toute cette levée de boucliers autoritaires à une déformation intellectuelle imputable à l'éducation des individus dont les jésuites ont toujours le monopole.

N'empêche que tout ce brouillamini contribuant à noyer les idées les plus claires dans un marais fangeux, est très préjudiciable aux intérêts du prolétariat — *aux nôtres !*

Constatons-le encore une fois, nous n'avons pas seulement devant nous les cléricaux dogmatiques, autoritaires avérés. Mais aussi, mille fois plus dangereux, la foule de ceux qui le sont, sans l'être, tout en l'étant. Et ceux-là aussi font

partie en définitive, de la grande coalition liguée contre nos idées de liberté et d'égalité en marche contre notre idéal. Contre l'anarchie.

V

LA NAISSANCE DE L'INDIVIDU

L'individu n'est pas très vieux dans l'histoire. Il vient à peine de naître. Ce n'est qu'au treizième siècle qu'il commence à s'éveiller avec le protestantisme. Il n'y avait auparavant qu'une seule foi, une seule loi, un seul roi.

Les hommes pensaient en troupeau, ou plutôt, ils ne pensaient pas du tout. On pensait pour eux. La grande préoccupation d'alors, c'était le salut de l'âme ; mais il n'y avait qu'à se laisser guider et l'on était transporté au paradis rapidement et sans secousse. Du moins ainsi l'affirmait la Compagnie concessionnaire, l'église apostolique et romaine.

Cependant il advint que certains voulurent se charger eux-mêmes de leur propre salut. La confiance s'en allait, il fallait aviser.

Le mouvement de la Réforme n'était une menace, ni pour le pouvoir royal, ni pour le principe d'autorité. Comme son nom l'indique il n'était qu'une révision, une mise au point en quelque sorte, de la doctrine catholique. Son but était de faire rentrer l'ordre dans la maison et de réprimer la scandaleuse attitude de certains prêtres et dignitaires de l'Eglise qui en prenaient trop à leur aise. Si la nouvelle foi avait pu se développement librement, elle fut devenue le meilleur soutien du pouvoir établi comme le devient de nos jours le socialisme dans les divers pays d'Europe où il s'est implanté. Il suffisait pour cela de « canaliser » le mouvement qui, du reste, ne demandait pas mieux et se trouvait dépourvu de toute autre ambition.

C'est en esseyant d'entraver son cours que les choses se gâtèrent et qu'il devint un élément de révolution.

La guerre religieuse et surtout les excès criminels commis de part et d'autre, firent apparaître aux esprits pondérés et non aveuglés par le fanatisme alors si répandu, que tous ces gens qui s'entretuaient pour s'imposer mutuellement leur credo étaient aussi dangereux les uns que les autres.

Et la conclusion venait toute seule ; le parti le plus sage à prendre était de laisser à chacun la faculté de croire ce qui lui paraissait digne de créance.

A partir de ce moment, le principe de la liberté de conscience était posé. Le dogme se trouva lui-même mis en question et puis ce fut le tour du pouvoir royal d'être également discuté et contesté. L'individu était né ; il commençait même à cheminer tout seul. La Réforme persécutée engendra la Révolution.

Ce ne sont sûrement pas des mobiles « économiques » qui poussèrent Louis XIV à révoquer l'édit de Nantes. Il passait pour un grand et fin politique et nombre d'historiens le considèrent encore aujourd'hui comme tel. Les conséquences de son coup de force durent donc lui apparaître nettement, avant de l'exécuter, car il n'était pas homme à agir à la légère. Il n'ignorait pas qu'il condamnait à l'exil — en révoquant le fameux Edit — des milliers de familles françaises. Et, par voie de conséquence, il ne pouvait ignorer non plus que ces familles porteraient à l'étranger toutes les ressources de leur intelligence et de leur activité.

En s'entêtant dans son fanatisme imbécile, le roi donnait lui-même le premier coup de pioche à la base de son trône. Et qu'on ne vienne pas nous raconter qu'il lui était impossible de ne prendre parti. La querelle était en voie d'apaisement grâce à l'habileté de Henri IV dont la tâche avait été autrement difficile. Rien n'imposait à Louis XIV de rallumer la guerre religieuse.

Avec la Révolution, l'individu s'émancipe de plus en plus et son émancipation va jusqu'à inquiéter ceux-là même qui y avaient contribué pour la plus grande part. Il est temps de lui barrer la route. La chose est facile. Il est fort jeune et possède une dose incroyable de naïveté. Alors on lui bande les yeux, on l'amène à un carrefour et après l'avoir fait pirouetter trois fois sur lui-même, on l'abandonne à son sort, absolument comme dans le jeu de colin-maillard. Un jour il essaie de relever le bandeau qui l'empêche de voir, « un parti » le lui enlève, mais c'est pour lui coller une grosse paire de lunettes pour presbyte qui le rend complètement myope ; un autre « parti » lui tend une lorgnette magnifique mais lui persuade d'appliquer son œil sur le gros bout. Enfin un autre « parti » encore — espérons que

ce sera le dernier — lui dit : balance donc aux orties tous ces instruments ; tes yeux sont assez bons et peuvent s'en passer, *mais* les miens sont meilleurs, et comme je suis ton ami, je scruterai l'horizon et veillerai pour toi. Ainsi la comédie continue.

Mais pourquoi l'individu se fierait-il à lui-même ? Parce qu'il en a été ainsi de tout temps. On lui dit : Tu ne peux rien tout seul. Groupé et discipliné tu seras une force. L'originalité paraît monstrueuse et traiter quelqu'un « d'original » équivaut assez souvent encore aujourd'hui à une grave insulte. Habillez-vous seulement d'une façon différente que les autres et vous leur deviendrez tout de suite suspect. Cette discipline de la mode n'est pas plus puérile, quoique plus ancienne, que tout autre discipline que l'on veut nous imposer, mais elle a le grand avantage de nous faire mieux comprendre le processus de toute discipline.

Il est probable que dans des temps très reculés, la rigueur du climat et la pénurie des ressources vestimentaires obligeaient les hommes à s'accoutrer tous de la même façon ; comme on vit plus tard les militaires adopter un uniforme afin d'éviter dans les guerres de se tuer entre amis ; comme on voit de nos jours les aviateurs de tous les pays, pour résister à l'atmosphère des hautes altitudes, obligés d'adopter un accoutrement semblable.

Cette nécessité de s'habiller pareillement devient une habitude, puis une coutume telle que, lorsque le progrès permit aux hommes de se vêtir autrement, ils ne le firent qu'avec prudence et circonspection. Ils attendirent d'abord que les personnes autorisées et qualifiées pour cela eussent donné l'exemple.

La nécessité crée donc des réactions universelles, mais ces nécessités ne sont pas toujours d'ordre matériel, comme le froid ou la faim. Dans une société déjà évoluée, les nécessités sont plus grandes, plus complexes et ne sont pas ressenties dans le même ordre ni avec la même intensité par tous les individus. Imposer quelque chose aux hommes sous prétexte que c'est nécessaire, ne peut être que l'œuvre de tyrans ou de mégalomanes.

Est-ce à dire que nous devions attendre que tout le monde soit persuadé ?

Nullement. Nous n'entreprendrons pas de blanchir les nègres, nous y perdrions notre temps, notre peine et notre savon. Mais il se trouve que l'immense majorité des hommes aurait intérêt à se laisser persuader qu'elle est sa propre prisonnière et que sa liberté comme son bien-être dépend d'elle et de sa seule volonté de libération.

En dépit des embûches qui jonchent sa route, l'individu finira bien par s'y retrouver. La compréhension d'une même nécessité fera se rencontrer une foule d'individus se trouvant dans un cas semblable. L'union des opprimés ayant individuellement compris que l'autorité seule est la cause de tous ses maux, sera plus forte que toute discipline.

C'est dans cet individualisme que réside toute la perfectibilité de la société à venir. Mais cet individualisme épanouissement de l'homme dans ce qu'il a de meilleur, est défiguré systématiquement par de prétendus révolutionnaires, qui veulent le rendre synonyme d'égoïsme alors qu'il y est diamétralement opposé. Les anarchistes n'ont pas besoin qu'on leur donne des leçons d'altruisme et ceux qui les accusent d'avoir un esprit « petit bourgeois » mentent et le savent bien. Mais qu'ont-ils eux-mêmes de révolutionnaire ces néo-socialistes qui comme leurs ancêtres ne parlent que de discipline ? N'est-ce pas le même langage que nous tiennent les réactionnaires de tout acabit ?

De deux choses l'une :

Ou les individus penseront par eux-mêmes, se permettront de critiquer et même de révolutionner ce qui ne sera pas de leur goût, — ce qui est d'une indiscipline notoire ; ou bien ils seront disciplinés, c'est-à-dire ne penseront que d'après leurs chefs, se garderont de critiquer et encore moins de révolutionner quoi que ce soit. Ils seront murs pour n'importe quelle dictature : blanche, jaune ou rouge, mais certes pas pour la révolution.

Il est vrai que penser par soi-même est chose ennuyeuse et même fatigante pour certains. C'est si facile de s'en remettre aux autres et d'attendre les *mots d'ordre* de la bouche de son leader ou du journal de son parti.

En résumé, la pnsée individuelle, relativement récente, a besoin de tous nos efforts pour arriver à son plein développement. Et si elle est si âprement combattue, c'est qu'elle porte toutes les velléités, toutes les possibilités, tous les

espoirs de demain ; c'est qu'elle précède l'action vraiment révolutionnaire.

VI

NECESSITE D'UN MYTHE SOCIAL

L'anarchisme, à l'encontre de l'Etat et de la religion, ne s'adresse pas à la foule. Il s'adresse à l'individu. Il a besoin, pour être compris, que s'ouvrent les intelligences. Le socialisme naguère, le bolchevisme aujourd'hui, gagnent les foules selon le même rythme que le christianisme quand il entreprit — persécutions à part — la conquête du monde païen.

C'est une psychose de foule inquiète. La doctrine nouvelle n'implique pas un gros effort de pensée. Il suffit simplement de suivre les bergers. Le socialisme et le bolchevisme pénètrent d'autant mieux dans les masses qu'ils en adoptent plus ou moins littéralement les mœurs. On forme des cortèges, l'internationale ou tout autre chant révolutionnaire remplace les psaumes. Les « militants » remplissent le rôle de prêtres et le drapeau rouge tient lieu de croix ou de bannière. Comme les curés ou les jeunesses patriotes, on fait aussi du sport.

L'anarchisme se gausse de ces manifestations de façade. Mais étant l'antithèse de l'enseignement biblique, il est aisé de comprendre qu'il a beaucoup plus de peine à percer dans un milieu où cet enseignement exerce le maximum de ses ravages. Or, les pays les plus intoxiqués sont précisément ceux où sévit le protestantisme. La ou les pauvres loqueteux marmonnent les sacrés versets dans un latin incompréhensible, il n'y a que demi mal. Dans les pays protestants : Allemagne, Suisse, Amérique et même en Angleterre où fleurit l'individualisme le plus large et qui, selon toute apparence, devrait être terre d'élection pour nos idées, l'anarchisme se heurte à cet abêtissement intégral œuvre de Luther et de Calvin, qui est la Bible rendue intelligible et considérée partout comme portant la marque du sceau divin.

Ce qui rend l'anarchisme suspect aux foules, c'est qu'il n'a pas cette allure mystique propre aux religions et aux partis que nous venons d'énumérer.

C'est ce que notait le regretté G. Palante, dans son magnifique ouvrage (Précis de sociologie). Il y constatait que les anarchistes ne disposant pas de ce qu'il appelle un « mythe social » ne peuvent agir directement sur les masses.

Un autre éminent sociologue : G. Sorel, aboutit aux mêmes conclusions et propose le mythe de la grève générale. Des anarchistes « pratiques » comme Pelloutier et Emile Pouget se rendant compte des difficultés de la propagande qui ne s'adresse qu'à l'intellect dans un milieu plus que fruste s'emparent de ce mythe de la grève générale et organisent les ouvriers pour les amener à s'éduquer dans l'action. Leur but est le même que le nôtre, parfaitement défini dans la formule de notre camarade Sébastien Faure : « Instaurer un milieu social, qui assure à chaque individu toute la somme du bonheur adéquate à chaque époque et au développement progressif de l'humanité » (1).

La Confédération Générale du Travail est fondée sur ce principe même et elle prend pour devise : Bien-être et Liberté.

Qu'on ne se méprenne pas sur ce qualificatif de mythe appliqué à l'idée de grève générale, si à la suite de Palante et de Sorel nous en faisons usage, c'est parce qu'il correspond à cette naïve religiosité des foules. Mais à l'encontre des mythes anciens, il ne sonne pas le creux et n'apporte pas que du vent. Il est gonflé de promesses. Que le prolétariat *veuille* et il sera le maître de ses destinées.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les communistes considèrent la grève générale en tant que moyen d'empêcher la guerre, comme utopique et d'invention social démocrate !!! (article de Semard, *Humanité* 10 mars 1929).

C'est qu'à travers la démocratie, on vise surtout le syndicalisme et ce qu'il comporte encore d'anarchique. On nous offre en compensation la « grande » idée de Lénine : transformer la guerre impérialiste en guerre de classe. Pour juger de l'efficacité des moyens d'empêcher la guerre de demain, il faut se représenter au moins approximativement ce que sera cette guerre. Le journal l'*Œuvre*, dans son numéro du 19 février 1929, nous donne un article de A.

(1) Sébastien Faure : « La douleur universelle ».

Charpentier, très instructif, à ce point de vue. Il y est exposé que les conseils de guerre ne condamnent plus si sévèrement aujourd'hui que naguère, les objecteurs de conscience (les déserteurs par principe réfractaires à toute guerre). La raison de cette mansuétude fortuite, c'est que l'armée nouvelle, chère à Jaurès et à son digne continuateur Paul Boncour, n'est plus nouvelle du tout. Elle est, déjà, complètement démonétisée. On en revient à l'armée de métier, prônée par Daudet et Maurras. Pour perpétrer les massacres futurs, une poignée de techniciens suffiront. Et vous voulez nous faire accroîre, vous, citoyen Semard, que ces précieux techniciens, fascistes notoires, préalablement triés sur le volet, transformeront en un tournemain la guerre impérialiste en guerre civile, en guerre de classe ! Pourtant, ces techniciens, si habiles soient-ils, ne pourront accomplir leur merveilleux travail, sans un concours assez important d'éléments authentiquement prolétariens.

Qui fabrique les gaz mortels ? Qui fabrique les bombes ? Qui fabrique les avions de bombardement ? Qui construit les vastes hangards d'où s'envoleront les oiseaux macabres ? Ne sont-ce pas des prolétaires ? Et le travail de propagande et d'organisation n'est-il pas cent fois plus facile que parmi de malheureux soldats sellés, bridés et bâtés et dans une quasi impossibilité de faire un mouvement.

Sans compter — et *l'Œuvre* n'en fait pas mystère — qu'il serait vain d'attendre l'ordre de mobilisation pour agir, car sans déclaration de guerre préalable, en une seule nuit et sans même pouvoir songer à une défense reconnue illusoire ; deux, trois capitales, comme Paris, Londres et Berlin, pourront être détruites de fond en comble et simultanément.

Le militaire attend toujours que le civil donne le signal de la révolte. Courant de plus gros risques, il ne se décide à entrer en lice que quand ses frères des usines, des fabriques ou des champs y sont déjà aux prises avec l'ennemi de classe.

Dans ces conditions, le « mythe » de la grève générale prend une singulière valeur, une importance de premier ordre. Il reste le seul espoir et le moyen suprême pour le prolétariat international, de s'opposer à une boucherie fra-

tricide et de préparer l'avénement d'une ère de bien-être et de liberté pour tous.

⁂

Seule, notre conception du syndicalisme, qui est celle de Pelloutier, Pouget, Griffuelhes, etc., offrait aux travailleurs un premier pallier, facile à franchir, pour se hausser jusqu'à la compréhension du problème social, pour se pénétrer de leur force, de leur droit et de la tâche qui leur était dévolue. Dans la C.G.T. de Pelloutier et de Pouget, les ouvriers venaient apprendre non pas la discipline, mais la révolte. En sortant de leurs Bourses du Travail, leur buste se tenait plus droit, leurs yeux se levaient plus haut. Entendant tous les jours énoncer les principes de liberté et d'égalité, ils n'avaient pas peur de regarder leurs exploiteurs en face et de traiter avec eux d'égal à égal. Ils apprenaient dans cette organisation vraiment révolutionnaire, à faire leurs affaires eux-mêmes. On les mettait en garde contre le fonctionnarisme syndical et ils acceptaient notre point de vue des mandats courts et impératifs. Ils adoptaient aussi l'action directe, rapide et énergique, sans se soucier dans quelle mesure elle était permise ou défendue par la loi. Ils rejetaient le suffrage universel comme une dangereuse duperie.

Dans les bibliothèques des syndicats ouvriers, toute la littérature révolutionnaire s'y trouvait représentée, mais la nôtre occupait la première place parce qu'elle tenait aux travailleurs un langage nouveau, clair, logique et sincère. Elle leur disait : le salut est en vous, n'ayez confiance qu'en vous-mêmes, votre libération ne peut être que le résultat de vos propres efforts.

Durant cette période, les anarchistes se dépensaient sans compter dans les milieux syndicalistes. On y faisait du bon travail, éclairant les cerveaux et libérant les consciences.

Mais les politiciens veillaient. Ils guettaient le moment propice pour mettre la main sur une organisation qui s'était formée en dehors d'eux et prétendait se passer d'eux.

Vint la guerre. Les faces sinistres des prêtres et des politiciens s'épanouirent à nouveau. L'occasion était belle pour atteindre la classe ouvrière dans ses œuvres vives.

Les militants de la C.G.T. mis en face de responsabilité écrasantes n'osèrent pas les assumer.

A la démobilisation, les effectifs du syndicalisme augmentèrent dans des proportions inouïes. La C.G.T. ne pouvait se les assimiler sans danger. Déjà, depuis longtemps, la minorité révolutionnaire avait du mal à résister aux assauts répétés des réformistes. Qu'on se rappelle l'élection de Niel au secrétariat ! Avec les éléments nouveaux, pleins de bonne volonté, sans doute, mais ignorant jusqu'à l'A B C du syndicalisme, il était facile de dévier de sa route un mouvement qui à première vue paraissait formidable.

Le syndicalisme aujourd'hui est entre les mains des politiciens et il est facile de se rendre compte de ce que ces derniers en ont fait. Ceux qui parlent le plus d'unité, sont ceux qui l'on compromise irrémédiablement.

Dans la C.G.T. d'avant-guerre, on méprisait les politiciens. Aujourd'hui, nos adversaires bolcheviks peuvent se flatter d'avoir rendu un lustre nouveau à la vieille comédie électorale où le populo est toujours roulé. Ils peuvent encore plus se flatter d'avoir ôté à la classe ouvrière ce qu'elle avait de plus précieux : sa confiance en elle-même. Car ici aussi le confusionnisme a exercé ses ravages. Les mots politique, politicien, avaient un sens clair et précis. Ils étaient cotés à leur juste valeur et signifiaient comme la religion d'après Lénine : opium pour le peuple. Aujourd'hui, ceux qui dans le syndicalisme veulent se tenir en dehors de la politicaillerie, même en professant des idées fort différentes des nôtres, s'entendent dire gentiment : « Vous êtes contre la politique ? Mais vous en faites ! Vous faites de la politique anarchiste !!! » Une pareille énormité aurait bien déchaîné les rires, quand les mots n'avaient encore pas perdu leur véritable signification.

Aujourd'hui, le travail souterrain de désagrégation prolétarienne porte ses fruits. Le désarroi est à son comble. Le syndicalisme « moderne » unitaire, bolchevik et international ! parle une infinité de langues et ces langues multiples n'ont rien de commun entre elles et ne peuvent se traduire. Chaque prolétaire est muré dans son clan et ne peut plus communiquer avec ses frères cependant si proches, du clan voisin. Politique et politiciens florissent.

***

Les anarchistes feront bien de méditer sur cette question. La dissociation du syndicalisme a surtout pour but de nous « couper » d'avec le prolétariat. Or, l'anarchisme ne peut se renouveler et se réaliser pleinement en dehors du prolétariat.

VII

METHODE DANGEREUSE

Dans l'idée assez confuse de la masse, bolchevisme et anarchisme se rejoignent. Les bolcheviks font des efforts désespérés pour ruiner le crédit des anarchistes auprès de la classe ouvrière. C'est difficile. Il est malaisé de faire passer, même aux yeux des moins avertis, Emile Henry, Vaillant, Caserio, les martyrs de Chicago, etc., pour des contre-révolutionnaires. Mais comme ils ne manquent pas de ressources les bolcheviks ont trouvé un biais. Ceux des anarchistes vraiment trop populaires, on s'empresse de les annexer dès qu'ils sont morts. Et quand on ne peut le faire brutalement on ne dit pas qu'ils étaient bolcheviks, mais on se garde bien de dire qu'ils étaient anarchistes. On les couvre de fleurs et on proclame qu'ils appartiennent au prolétariat tout entier. Comme le prolétariat tout entier, ainsi que le proclame tous les jours *l'Humanité*, c'est le parti bolchevik, le bon populo épingle naïvement les nouveaux canonisés sur le calendrier bolchevik. Ainsi des communards, ainsi de Louise Michel, de Sacco, de Vanzetti et de bien d'autres.

Quand à ceux qui vivent encore et refusent de se rallier au bolchevisme, on les abreuve de calomnies. Exemple notre vaillant camarade Mackno et ses braves compagnons anarchistes d'Ukraine qui furent un moment les alliés de l'armée rouge, tant qu'il s'agissait de combattre les gardes blancs et qui furent « liquidés » ensuite par cette même armée rouge aux côtés de laquelle ils avaient combattu, passent tantôt pour des progromistes (massacreurs de juifs), tantôt pour de dangereux pillards.

Des ennemis jurés du capitalisme (du moins à ce qu'ils disent) ont chippé à celui-ci ses méthodes : centralisation, discipline, autorité et *tous les moyens possibles*, honnêtes ou malhonnêtes, sont bons pour s'emparer du pouvoir.

Or, en effet, ils ont raison (à leur manière), n'ayant en vue que la prise du pouvoir (au nom du prolétariat), ils ne peuvent envisager autre chose. Cette méthode permet de vaincre coûte que coûte. Mais elle s'avère néfaste pour ceux qui veulent sincèrement la libération *intégrale* du prolétariat. Ce n'est pas par la pratique de la discipline que l'on apprend la liberté. Ce n'est pas par la pratique de la hiérarchie, du respect des chefs et des genuflexions devant les augures que l'on s'habitue à l'usage de l'égalité. Ce n'est pas par les procédés tartuffards et jésuitiques que l'on édifiera une société meilleure.

Quant un conflit surgit entre un patron et un ouvrier, tout le clan patronal, à partir de l'ingénieur jusqu'au contremaître, donne raison au patron et tort à l'ouvrier, *a priori* sans même se donner la peine d'examiner la chose d'un peu près. Le témoignage d'un ouvrier ne compte pas : on le tient pour nul et non avenu. Un témoignage n'a de valeur qu'en raison directe et proportionnelle de l'échelon qu'on occupe et de la pâtée qu'on reçoit. Que les ouvriers réagissent pareillement, c'est fatal. Dans des cas semblables, nous ne pouvons accepter d'être impartiaux, qu'à la condition d'être dupes. La lutte devenant de plus en plus âpre, rude, sournoise, implacable, nous sommes amenés malgré nous en réciproque à la tactique écœurante du capitalisme et de ses larbins à nous servir de procédés peu dignes de l'idéal dont nous nous réclamons.

Il importe toutefois de prendre garde. Nous ne pouvons élever la duplicité, le machiavélisme, à la hauteur d'un principe, sous peine d'en être plus tard les premières victimes.

Nous sommes vis-à-vis de la bourgeoisie dans le même cas que les républicains vis-à-vis des réactionnaires quand un des chefs de ces derniers, le Méphistophélique Louis Veuillot entortillait ses adversaires dans ce dilemne : au nom de vos principes, nous vous réclamons la liberté. Nous vous la refusons au nom des nôtres.

Etre toujours, partout et quand même les champions de la liberté nous vaut un « handicap » formidable. Et nous sommes bien obligés d'en passer par là, à moins de renier notre idéal et de nous renier nous-mêmes.

Pour établir la dictature du prolétariat, on n'a pas besoin de s'embarrasser de scrupules. Un pronunciamento suffit,

et c'est plus facile à accomplir, qu'une véritable révolution. Puisqu'il ne s'agit que de replâtrer la façade, c'est vite fait.

Mais si l'on veut reconstruire de fond en comble, cela demande plus de temps et de réflexion.

Il faut choisir cependant. On verra plus tard quels sont ceux qui se gargarisent de mots. Prendre le pouvoir, cela veut dire s'en emparer et... conserver sa forme. Ou alors, on ne s'en empare pas, on le détruit. Dans le premier cas, quand on s'en empare, on garde à peu près les mêmes rouages et une partie du personnel. Des généraux qui s'empressent de vous trahir et des ingénieurs qui sabotent votre production (exemple ceux du bassin du Donetz, en Russie), on conserve aussi une foule de bureaucrates, routiniers, apathiques, formalistes et réactionnaires qui s'opposent à toute réforme de toute la force de leur inertie. C'est ce que M. Delaisi appelle élégamment : reconstruire la gare sans arrêter le trafic. Cette formule plaît aux naïfs. Mais nous, les « barbares », nous voulons nous débarrasser tout de suite de la pourriture étatique au risque d'en compromettre le trafic. La vie d'un pays est subordonnée à deux choses : la production et la consommation. L'Etat ne produit rien. Il est une superfétation, un ornement somptuaire dispendieux et inutile. Les capitalistes ne l'entretiennent que pour leur défense et parce qu'il est pour eux le grand régulateur. Plus il y a de fonctionnaires, ceux-ci ayant intérêt à la prospérité de l'Etat, plus il y a de gens de tout repos. Le fonctionnaire, c'est le conservateur par excellence.

On veut nous persuader que sans l'Etat, rien ne va plus ? Voire ! Nous n'y croyons point. Les crises ministérielles les fuites à Bordeaux et les vicissitudes de la Présidence de la République n'ont jamais empêché la terre de tourner, les producteurs de produire et les consommateurs de consommer. Il y a, il est vrai, une autre chanson. La révolution n'ayant pas été mondiale, ne pouvait s'accomplir intégralement. Pourtant, les paysans d'Ukraine, avec Mackno et les anarchistes, l'avaient faite la révolution intégrale. Ils eurent pour les combattre Kolchack et Denikine d'un côté... l'armée rouge de l'autre. Et avec l'armée rouge victorieuse en Ukraine, les Koulaks sont revenus ; ils continuent à s'enrichir. Cependant quand la révolution sera mondiale, on en profitera... pour instaurer partout la dictature du prolétariat. (*Humanité*, dixit.)

Nous sommes des grincheux, dénigrant systématiquement tout ce que font les bolcheviks ? Ma foi, aucun anarchiste ne trouve mal par exemple que le gouvernement russe ait reconnu aux mères le droit à l'avortement. C'est peu de chose, certes, mais c'est toujours ça de gagné. Halte là au sujet du procès d'un certain comte de la Besse, accusé d'avoir fait avorter sa maîtresse, le chroniqueur de l'*Humanité* disait ceci : On s'étonnera peut-être de nous voir condamner l'avortement, alors que nos camarades de l'U.R.S.S. l'ont autorisé. Oui, ils l'acceptent comme un pis aller, etc... Ainsi donc, camarades, nous croyions tout bonnement que les dirigeants bolcheviks avaient reconnu aux femmes le fameux droit de « disposer d'elles-mêmes ». Pas du tout, le gouvernement russe calcule mieux. Si rien ne peut empêcher les femmes à affronter les périls d'un avortement sans le secours d'un spécialiste, au risque de crever plutôt que d'accepter la venue d'un petit être susceptible d'accroître leur misère, comme l'on risque à la fois de perdre la mère et l'enfant, mieux vaut sacrifier ce dernier et sauver la mère.

Vous voyez, il ne faut pas désespérer, les dirigeants « socialistes » ont l'esprit moins obtus que les bourgeois. Ils poursuivent cependant les mêmes fins : une abondante natalité.

Après cela, il reste entendu que les anarchistes sont des contre-révolutionnaires. Le parti bolchevik est *le seul* à défendre le prolétariat. Les martyrs anarchistes montant sur l'échafaud n'ont jamais eu l'outrecuidance de crier : Nous sommes les seuls défenseurs des exploités. C'est qu'ils pensaient que tôt ou tard ceux-ci sauraient reconnaître où sont ses véritables défenseurs. Mais, ô Molière ! on a changé tout cela ! et bien d'autres choses encore.

Les anarchistes, pour préparer les ouvriers à l'idée d'égalité indispensable pour réaliser la formule Liberté, Bien-être, les exhortaient à revendiquer le salaire unique, comme prélude à la disparition finale du salariat.

Ce n'était pas une mince affaire. En général, l'ouvrier trouve très mal qu'on l'exploite, et que d'autres plus haut placés gagnent plus que lui. Il accepte que le manœuvre gagne moins. Comme le patron, il ne demande pas la possibilité pour tous et pour chacun de satisfaire ses besoins.

Non ! La formule « socialiste » lui convient mieux : à chacun selon ses œuvres. Sans doute, les œuvres d'un commissaire du peuple sont plus intéressantes que celles d'un pauvre diable sans instruction qui ne peut mettre que ses bras au service de la communauté. Il faut, nous l'avons dit, que pour les plus méritants, la satisfaction de se remplir la panse soit corsée par le spectacle d'êtres faméliques réduits à se sous-alimenter. Cet esprit de hiérarchie est tellement ancré dans l'esprit du peuple ! Et les prétendus communistes se gardent bien de l'extirper. Cependant nous voulons détruire le capitalisme et abolir le salariat. C'est bien d'accord ?

Comment feront les bolcheviks alors, et tous ceux qui comme eux, depuis M. Paul Boncour jusqu'au camarade Staline « veulent édifier le socialisme » ? Si l'on tient à récompenser chacun selon ses œuvres et à encourager le mérite (lequel ?) on ne peut en tout état de cause supprimer le salariat. C'est ce que depuis Bakounine les anarchistes ne cessent de répéter aux ouvriers.

***

CONCLUSION

Maintenant, les autoritaires de tout poil peuvent danser la danse du scalp autour de l'anarchie blessée. Elle est blessés, mais elle n'est point morte. Elle en a vu d'autres et se relèvera bien de celle-là. Si elle devait mourir, les prolétaires ne tarderaient pas à ressentir les effets de sa disparition. Ils ressentent déjà, *durement*, les effets de cette recrudescence d'autoritarisme que nous venons de signaler.

Dans un Congrès de la Fédération des métaux, il y a quelques années, un jeune militant unitaire, le citoyen Rabaté, étalait sa satisfaction de voir le syndicalisme « moderne » se débarrasser peu à peu de la « vieille » idéologie anarchiste. Il y a bien de quoi être satisfait. Déjà, les résultats apparaissent nettement. La C.G.T.U. accepte sans broncher le principe du sursalaire familial, innovation d'Action Française, mise en circulation par les industriels fascistes du Nord. Partisans de la récompense au « mérite », les unitaires acceptent tout ce qui divise les ouvriers en

une infinité de catégories recevant chacune un salaire différent.

Comme cela, finis les mouvements d'ensemble ; finie la solidarité ouvrière. De la sorte, il se crée peu à peu une nouvelle classe de miséreux, un véritable sous-prolétariat. Ce sous-prolétariat se désintéresse de plus en plus des organisations qui le traitent comme quantité négligeable. Le mythe de la grève générale devient de plus en plus un véritable mythe. Les retraites pour les morts, si dignement refusées par la C.G.T. d'avant-guerre et d'inspiration anarchiste, sont accueillies avec empressement par la C.G.T. actuelle et par la C.G.T.U. Cette dernière proteste — énergiquement — pour la forme. Car elle formule en même temps le vœu que s'améliore cette mauvaise loi.

Or, ce qu'il y a de mauvais là dedans, c'est le principe.

Les deux organisations précitées acceptent le principe et constituent déjà leurs caisses conformément à la nouvelle loi. Les syndicats vont devenir des associations mutualistes. Les syndiqués ne seront plus que des assujettis, ressortissant à ces fameuses caisses qui les rendront bien sages, ou gare à la confiscation. On a liquidé dans la C.G.T. réformiste et dans la C.G.T. bolcheviste l'idéologie anti-autoritaire, et automatiquement c'est la liquidation du syndicalisme qui commence.

Dansez, braves prolos !

Mais, que pensent de tout cela nos camarades anarchistes? Notre camarade Sébastien Faure ne voit le salut que dans ce qu'il appelle la synthèse anarchiste. Il a raison, et c'est pour appuyer son action plus que jamais nécessaire que nous avons écrit cette brochure. Nous y avons passé en revue les difficultés multiples rencontrées par notre propagande quand elle pouvait se développer normalement, et les nouvelles difficultées jointes aux premières à cause de l'appoint inattendu apporté aux autoritaires par une importante fraction du prolétariat.

Nous avons vu également combien nos moyens actuels étaient dérisoires pour tenir tête à cette marée montante. Et surtout combien nos dissenssions intérieures sont préjudiciables à la diffusion de nos idées. Est-ce une raison pour nous décourager ? Nous ne le pensons pas. Toutes les idéo-

logies connurent des crises semblables. Nous nous heurtons et nous nous heurterons toujours à la routine, au misonéisme et à l'incompréhension des foules. Si nous étions des démagogues, la tâche serait aisée. Mais nous n'avons pas l'habitude de flatter les masses pour les amener à nous suivre.

Le *Libertaire* nous apprenait dernièrement qu'à la prison de la Santé un bolcheviste disait à un de nos camarades :

« Vous autres, anarchistes, vous irez en prison sous tous les régimes » (1). Le gaillard ne croyait pas si bien dire, et il ne se doutait pas qu'il faisait ainsi le plus magnifique éloge de nos camarades. Car, en supposant qu'une société libertaire fut dès maintenant instaurée, est-ce que les anarchistes n'auraient plus qu'à s'asseoir pour se reposer ? Au contraire, ils seraient les premiers à s'apercevoir des défauts du nouveau régime et s'empresseraient d'appeler sur ces défauts l'attention de leurs camarades.

*
* *

Ceci nous amène à revenir sur ce que nous avons déjà écrit : L'anarchisme n'est pas seulement une philosophie, c'est une manière d'être toujours en éveil et toujours en lutte. C'est l'élément révolutionnaire au plus haut degré. Si cet élément venait à manquer ce serait l'arrêt du progrès, la décrépitude de la société et son acheminement rapide vers la mort.

Heureusement nous n'en sommes pas encore là. Mais il faut que les divers courants anti-autoritaires comprennent qu'ils sont tous également nécessaires ; que la disparition de l'un se répercuterait sur les autres de la manière la plus funeste. Nous devons examiner sérieusement tout ce qui freine, entrave ou arrête notre mouvement pour l'écarter et continuer notre route. Les bolchevistes qui prétendaient nous « liquider » sont en train de se liquider eux-mêmes. Nous pouvons largement rattrapper le temps perdu en profitant de leurs fautes en dépit des avertissements de Trotsky (« Contre le Courant », 28 janvier).

---

(1) Autoritaires sans doute.

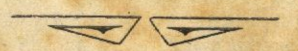
Mais il faut agir, et vite. Syndicalistes libertaires, communistes anarchistes et individualistes doivent bloquer solidement contre l'autorité. Réalisons la synthèse, il n'est que temps.

Face a toutes les réactions.

Face à tous les fascismes.

Anarchistes, debout ! Vive l'anarchie !

TRENCOSERP.



Imp. spéciale de la Brochure Mensuelle, 39, rue de Bretagne -:- PARIS (IIIe)

Le Gérant : TOUTAN